

FRIEDRICH HEINRICH JACOBI
WERKE

F. H. Jacobi

Meiner

Friedrich Heinrich Jacobi Werke · Band 4,1

FRIEDRICH HEINRICH JACOBI

WERKE

Gesamtausgabe

herausgegeben von

Klaus Hammacher

und Walter Jaeschke

Band 4,1

Meiner

FRIEDRICH HEINRICH JACOBI

KLEINE SCHRIFTEN I
1771–1783

Unter Mitarbeit von Mark-Georg Dehrmann

herausgegeben von

Catia Goretzki

und Walter Jaeschke

Meiner

Bibliographische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliographie; detaillierte bibliographische Daten sind im Internet über <<http://dnb.d-nb.de>> abrufbar.

ISBN 978-3-7873-1372-3

Gedruckt mit Unterstützung der Deutschen Forschungsgemeinschaft

© Felix Meiner Verlag, Hamburg 2006. Alle Rechte, auch die des auszugsweisen Nachdrucks, der fotomechanischen Wiedergabe und der Übersetzung, vorbehalten. Dies betrifft auch die Vervielfältigung und Übertragung einzelner Textabschnitte durch alle Verfahren wie Speicherung und Übertragung auf Papier, Film, Bänder, Platten und andere Medien, soweit es nicht §§ 53 und 54 URG ausdrücklich gestatten. Satz: Rheingold-Satz Hildegard Smets, Flörsheim-Dalsheim. Druck: Strauss Offsetdruck GmbH, Mörlenbach. Buchbinderische Verarbeitung: Litges & Dopf, Heppenheim. Werkdruckpapier: alterungsbeständig nach ANSI-Norm resp. DIN-ISO 9706, hergestellt aus 100% chlorfrei gebleichtem Zellstoff. Printed in Germany.

INHALT

PRÉFACE ZU TRADUCTIONS DES DIVERSES ŒUVRES PAR JACOBI, CHANOINE D'HALBERSTADT (1771)

Préface	3
---------------	---

DISCOURS PRÉLIMINAIRE ZU LE NOBLE (1771)

Discours Préliminaire	9
-----------------------------	---

BETRACHTUNG ÜBER DIE VON HERRN HERDER IN SEINER ABHANDLUNG VOM URSPRUNG DER SPRACHE VORGELEGTE GENETISCHE ERKLÄRUNG DER THIERISCHEN KUNSTFERTIGKEITEN UND KUNSTTRIEBE (1773–1774)

Betrachtung.	13
---------------------	----

REZENSION ZU ART MILITAIRE DES CHINOIS (1773)

Art militaire des Chinois,	29
-------------------------------------	----

BRIEFE AN EINE JUNGE DAME
(1773)

Erster Brief.....	33
Zweeter Brief.....	42
Dritter Brief.....	46

AN DEN HERAUSGEBER DES TEUTSCHEN MERKURS
(1773)

An den Herausgeber des teutschen Merkurs.....	55
---	----

BRIEFE ÜBER DIE
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES EGYPTIENS
ET LES CHINOIS, PAR MSR. DE P***
(1773–1774)

Erster Brief.....	59
Zweyter Brief.....	70
Dritter Brief.....	86
Vierter Brief.....	98

LITERARISCHE NEUIGKEITEN AUS FRANKREICH
(1774)

Literarische Neuigkeiten aus Frankreich.....	115
Zugaben zu dem vorstehenden Artikel.....	121

FRAGMENT EINER REISE NACH SPANIEN
(1774)

Vorbericht.....	131
Fragment einer Reise nach Spanien	137

AN MARIANE
(1775)

An Mariane	191
---------------------	-----

BRIEFE DES KÖNIGS VON PREUSSEN AN D'ALEMBERT
(1777)

Schreiben an den Herausgeber des Teutschen Merkurs.....	199
[Die Briefe]	200
[Nachschreiben]	204

ZWEI POLITISCHE RHAPSODIEN
(1779)

Eine politische Rhapsodie. Aus einem Aktenstock entwendet. Ein eingesandtes Stück	209
Noch eine politische Rhapsodie, worinn sich verschiedene Plagia befinden;	220

ÜBER RECHT UND GEWALT, ODER
PHILOSOPHISCHE ERWÄGUNG EINES AUFSATZES
VON DEM HERRN HOFRATH WIELAND,
ÜBER DAS GÖTTLICHE RECHT DER OBRIGKEIT
(1781)

Ueber Recht und Gewalt 259

SCHREIBEN DES HRN. GEHEIMENRATHS JACOBI
IN DÜSSELDORF
(1781)

Schreiben des Hrn. Geheimenraths Jacobi in Düsseldorf 291

AN VOSS.
IN EINER BIBLIOTHEK, WORIN ALLE DEUTSCHE
KRITIKEN BEFINDLICH WAREN
(1781)

An Voß 295

ETWAS DAS LESSING GESAGT HAT
(1782)

Vorrede..... 301
[Etwas das Lessing gesagt hat] 304
Anmerkungen und Zusätze 331

GEDANKEN VERSCHIEDENER
BEI GELEGENHEIT EINER MERKWÜRDIGEN SCHRIFT
(1783)

Gedanken Verschiedener 349

ERINNERUNGEN GEGEN DIE IN DEN JANUAR
DES MUSEUMS EINGERÜCKTEN GEDANKEN ÜBER
EINE MERKWÜRDIGE SCHRIFT
(1783)

Erinnerungen 357

ÜBER UND BEI GELEGENHEIT DES KÜRZLICH
ERSCHIENENEN WERKES,
DES LETTRES DE CACHET ET DES PRISONS D'ETAT
(1783)

Ueber und bei Gelegenheit 367

ZEICHEN UND SIGLEN

Zeichen und Siglen 427

PRÉFACE
ZU
TRADUCTIONS DES DIVERSES ŒUVRES
PAR JACOBI,
CHANOINE D'HALBERSTAT
(1771)

Il y a environ trois ans, qu'il parut en Allemagne un recueil de lettres en prose & en vers de Messieurs Gleim & Jacobi. On ne sait pas jusqu'ici avec certitude si c'est sur des copies furtives que ces lettres ont été imprimées, ou si leurs auteurs ont bien voulu qu'on les publiât. Mais une chose dont personne après les avoir lues ne sauroit douter, c'est qu'au moment où elles | furent écrites, ni Monsieur Gleim ni Monsieur Jacobi ne purent avoir l'idée qu'elles passeroient un jour dans les mains d'un imprimeur. Cet ouvrage intéressant & inimitable eut beaucoup de succès. Monsieur Gleim, connu depuis longtems pour un des plus grands poètes, ayant été nommé l'Anacréon & le Tirtée de sa nation; on n'eut rien de plus pressé que d'appliquer également à Monsieur Jacobi des noms de quelques poètes célèbres. On l'appella le *Chaulieu*, le *Dorat*, le *Gresset*, le *Bernis* de l'Allemagne. Quelque tems après il publia deux voyages, l'un fait | en hiver, & l'autre en été, & tout à coup il changea de nom & de nation: il devint *Laurent Sterne* ou *Yorick*. Un petit opéra lui fit repasser la mer; l'Allemagne s'applaudit d'avoir enfin un *Favart*. Les hommes de génie seuls appellerent constamment le poète Jacobi, le *poète Jacobi*, car ils savoient bien, qu'un esprit original ne peut être désigné que par son nom.

Je dois sentir plus que tout autre le ridicule des nomenclateurs en question, puisque je sais combien j'ai eu de peine à trouver dans le nombre assez considérable des poésies de Monsieur | Jacobi, seulement quelques pieces détachées qui fussent susceptibles d'être habillées dans une langue étrangere. Il faut être familiarisé avec le caractere, les mœurs & les usages d'un peuple, pour sentir avec lui, pour être frappé du même beau, du même sublime. Combien de peintures admirables, combien de pensées fortes, riches & délicates, tellement nationales, qu'on chercheroit vainement à leur donner ailleurs une signification & des attrait. La plupart des beautés, qui brillent dans les ouvrages de Monsieur Jacobi, sont de cette nature; de là j'aimerois autant | dire, que le *Guide* est le *Titien* des Lombards, puisque tous deux ont peint des Venus, des Amours & plu-

sieurs autres sujets gracieux tirés de la fable ou de leur imagination, que de nommer Monsieur Jacobi, le Chaulieu ou le Gresset de l'Allemagne; puisqu'en comparant différens morceaux détachés de ces trois poètes, on trouve que l'Allemand a quelque ressemblance avec les françois, soit par les sujets qu'il a traités, soit par ses idées ou par ses sentimens. 5

VIII Ne pouvant offrir au public françois que ceux des ouvrages de mon Auteur | qu'il m'a paru possible de traduire, il s'en faut bien, que ce recueil donne une idée satisfaisante de son génie & de ses talens; aussi mes prétentions ne vont-elles qu'à en faire saisir faiblement quelques traits, & c'est là un succès, auquel je crois qu'il est permis d'aspirer à moins qu'on ne soit un Blackfort¹. 10

IX Ce que je viens de dire étoit nécessaire pour que les Allemands ne m'accusent pas, qu'en voulant étendre la gloire d'un de leurs poètes pour lequel ils ont le plus d'enthousiasme, je l'aie plutôt déprimée en ne faisant pas connoître ses meilleurs ouvrages; ceux qui de préférence les ont portés à lui accorder unanimement la célébrité dont il jouit. Afin de les satisfaire encore mieux, je suppléerai à ce que je n'ai pu effectuer comme traducteur en rapportant ici les principaux traits qui distinguent notre poète. 20

X Les juges éclairés de l'Allemagne admirent dans Monsieur Jacobi une imagination vive, fertile & riante, mais surtout une délicatesse & une profonde merveilleuse de sentiment, qui le met en communication intime avec tous les êtres qui l'environnent, & fait que les rapports les plus cachés qu'ils ont avec l'homme, se présentent naturellement à son esprit sous mille formes nouvelles. Dans l'enchaînement de ses idées regne l'ordre & la justesse. Son stile est lumineux & facile, & rien n'égale l'harmonie de ses vers. 25

XI Quiconque possède des dons pareils, doit savoir à la fois éclairer & gagner les hommes; aussi en lisant les ouvrages de Monsieur Jacobi se sent-on, pour ainsi dire, entraîné à la vertu par une | attrait invincible. Le génie chez lui est la flamme céleste dans la main d'un dieu bienfaisant. 30

On a dit des tableaux de l'*Albane*: qu'ils inspiroient la joie, & que sans jamais blesser la pudeur, ils faisoient naître les plaisirs. Ceci est parfaitement applicable à plusieurs productions de notre poète, dont 35

¹ Auteur d'une paraphrase françoise insipide & ridicule, dans laquelle il a totalement défiguré une des productions les plus admirables du génie dans ce siècle, l'*histoire d'Agathon* par Mr. Wieland.

les idées, les images, & la touche sont également voluptueuse. La première pièce de ce recueil est de ce genre, mais malheureusement ces sortes d'ouvrages, que l'éclair du »sentiment produit, qui naissent du moment & sont les élans subits d'une âme passionnée«
 5 sent infiniment en passant de l'idiome du poète dans celui du traducteur. »Il ne leur reste plus rien pour peu qu'on leur ôte cette fraîcheur, ces grâces impalpables, cette transparence du coloris, qui fait leur premier charme, & voilà justement tout ce qui dispa-
 roît dans une laborieuse imitation.«

xii

10 Monsieur Jacobi a publié aussi quelques morceaux pleins de gaieté, mais on voit qu'au milieu même des ris il ne perd jamais ce recueillement touchant, qui est la marque d'une âme sensible. Quand au contraire il traite des | sujets sérieux, il sait y répandre
 une douce sérénité, & les larmes qu'il fait verser, sont toujours
 15 accompagnées d'un agréable sourire.

xiii

Quand j'ai dit, que la voix unanime de sa nation, plaçoit Monsieur Jacobi au rang de ses poètes les plus estimables, je ne songeois pas à nos pédans, car comment leur idée se lieroit-elle à celle de juges éclairés. Où il est question d'impartialité, de sentiment & de
 20 génie, il ne sauroit être question d'eux.

»Le savant Smelfungus, dit Yorick, voyagea de Bologne à Paris, de Paris à Rome, & ainsi de suite . . . | Mais il étoit parti avec la jaunisse & le spleen, & tous les objets qu'il rencontra lui parurent décolorés & difformes.

xiv

25 Smelfungus publia une relation de son voyage; mais ce n'étoit que celle de ses malheureuses sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique du Panthéon, il en sortoit: *ce n'est qu'une énorme mesure, dit-il, qui seroit bonne pour des combats de coqs*. Plut au ciel, lui dis-je, que vous n'eussiez dit rien de pis de la Vénus Medicis. . . J'avois appris en passant par Florence qu'il avoit | blasphémé la déesse, & que sans en avoir eu le moindre
 30 sujet, il l'avoit traitée de femme prostituée & de coureuse.«

xv

Chacun sait, que les Smelfungus ont cru de tout tems, qu'on ne rioit qu'aux enfers, & que le paradis étoit fait pour les ennuyeux.
 35 Occupés sans relâche à le mériter, ils sont obligés en conscience de faire de la bile en lisant les ouvrages d'un Wieland, d'un Gleim, ou d'un Jacobi: aussi ceux de ces écrivains célèbres en ont-ils causé un

épanchement copieux à plus d'un de ces Messieurs, mais je ne dé-
crirai pas ici les symptômes | de leur maladie, puisque je crois les
XVI François un des peuples de l'Europe le moins fait pour s'intéresser à
leur santé. Les honnêtes gens dans tous les pays font gloire d'avoir la
même conscience qu'ont eu les Anacréon, les Horace & leurs suc- 5
cesseurs: ils pensent qu'un même chemin doit les conduire à un
même gîte, & qu'il fait bon être partout où sont les plus aimables
gens, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre. Qu'on nous dise ce
que seroit un Paradis où on ne les recevrait pas? . . . Les sots & les
ennuyeux auront beau faire, jamais ils ne pourront éviter d'être 10
damnés. |

DISCOURS PRÉLIMINAIRE
ZU
LE NOBLE

(1771)

Le Noble, imprimé autrefois à Paris, est peu connu en Allemagne; voilà ce qui m'a engagé à en donner une Edition, au moyen de laquelle ce Conte charmant pourra s'y répandre davantage. Il paroît
 5 avoir été composé principalement pour cette partie de l'Europe, où le ridicule qu'il attaque est dans sa plus grande vigueur. Personne n'ignore qu'aucune sorte de mérite n'y tient lieu d'ancêtres. Ayez sur un homme à Seize-Quartiers la supériorité d'esprit & de sentiment la plus décidée, qu'il soit même assez heureusement né pour
 10 la sentir & la reconnoître, malgré cela il vous regardera toujours comme son inférieur, puisque vous n'avez pas reçu comme lui en naissant le privilège de marcher sur des échasses. La plupart des Barons & des Comtes d'Empire estiment qu'Apollon fait le métier d'un manant, & traitent les Muses en petites Bourgeoises qui ne
 15 sont pas *faites* pour être reçues dans la bonne compagnie. La barbarie, où une partie considérable de cette nation, d'ailleurs si éclairée, est encore plongée à cet égard, passe toute croyance.

Dans la Capitale d'un pays dont un Prince qui est un grand homme fut le sauveur & l'appui pendant la dernière guerre, on
 20 projecta de faire une illumination à l'honneur de ce Héros qui y étoit attendu, la *Noblesse* refusa d'illuminer, à cause que ce grand homme n'étoit pas un Prince *régnant*.

Une Dame de cette même Ville s'entretenant avec un Ecclésiastique, homme d'esprit & connu par d'excellens Ouvrages, lui dit:
 25 »seroit-il bien vrai, Monsieur, que dans l'autre monde tous les rangs seront confondus? Mon Dieu! on est si peu habitué à voir toute sorte de gens, comment s'y seroit-on? Tranquillisez-vous, Madame, reprit l'Ecclésiastique, il y aura des balcons pour les Dames.» |

30 Je m'abstiens de rapporter un plus grand nombre d'anecdotes de cette nature, que j'ai recueillies en parcourant l'Allemagne, parce qu'elles sont trop révoltantes & que je ne pourrois les écrire sans dégoût. VII

Les personnes de distinction en Allemagne voudroient l'être en
 35 tout point. Ils ne parlent pas la langue de leur pays pour n'avoir pas un idiome commun avec la *canaille* qui les entoure: s'il étoit possi-

ble, ils auroient encore une autre patrie. Il résulte de là que vous rencontrez à chaque pas un des Masques grotesques de Rome, de Paris ou de Londres, & que vous ne voyez presque jamais un Etre humain qui en ait les manieres, & les sentimens.

Quand ces illustres personnages apprirent qu'il y a en France des 5
gens de qualité qui s'amuse à la lecture des Ouvrages de *Voltaire*,
de *Chaulieu*, de *Gresset*, de *Dorat*, ils essayerent aussi de trouver cela
divertissant. Maintenant il y en a plusieurs qui savent par le canal
de Mr. de *Voltaire* qu'il a existé un *Leibnitz*, & par celui de *Dorat*,
que *Wieland* est un nom d'homme: ils ignorent d'ailleurs jusqu'aux 10
noms des plus grands Génies de la nation. Quant à leurs Ouvrages,
je doute qu'ils les lisent jamais dans les originaux; car qui au monde
VIII | les avertiroit que cela doit leur plaire? L'unique expédient que je
sache imaginer seroit, que Monsieur le Duc de *Nivernois*, ou le C.
de *B.* étudiât l'Allemand & publiât ensuite un Ecrit, dans lequel il 15
attesterait que le *sentiment*, l'*esprit*, la *bonne plaisanterie*, & l'*élégant*
badinage peuvent s'exprimer dans cette Langue: à moins de cela
Klopstock, *Wieland*, *Ramler* & *Gleim* auront beau être *Homere*,
Lucien, *Tibulle*, *Horace*, & *Anacréon*, ils ne leur arracheront ni un
sentiment ni un sourire. 20

Dans ces bonnes têtes le bon sens ressemble exactement à
l'esprit: j'en dirois volontiers quelques mots, mais je m'apperçois
que pour un petit Conte ma préface est déjà trop longue: je pourrai
à une autre occasion revenir sur la même matiere.

Londres, le 2 de Novembre 1770. |

BETRACHTUNG
ÜBER DIE VON HERRN HERDER
IN SEINER ABHANDLUNG
VOM URSPRUNG DER SPRACHE
VORGELEGTE
GENETISCHE ERKLÄRUNG
DER THIERISCHEN
KUNSTFERTIGKEITEN UND
KUNSTTRIEBE

(1773–1774)

Betrachtung über die von Herrn Herder in seiner [99₁] | [243₂]
Abhandlung vom Ursprung der Sprache vor-
gelegte Genetische Erklärung der Thierischen
Kunstfertigkeiten und Kunsttriebe. |

5 Herr Herder hat für nöthig erachtet, ehe er sich an die Auf- [245₂]
lösung der akademischen Aufgabe, welche sein Hauptgegenstand
ist, wagte, durch vorläufige Berichtigung einer andern, die er in
seinem Wege liegen fand, sich | gleichsam die Bahn zu eröffnen. 100₁
Diese war: Zu Festsetzung des Unterschieds zwischen Thier und
10 Mensch, eine genetische Erklärung der den verschiedenen Thier-
gattungen angebohrnen Kunstfertigkeiten und Kunsttriebe zu fin-
den.

Herr Herder spricht S. 30: »Da die Menschen für uns die einzi-
gen Sprachgeschöpfe sind, die wir kennen, und sich eben durch
15 Sprache von allen Thieren unterscheiden: wo fienge der Weg der
Untersuchung sicherer an, als bey Erfahrungen über den Unter-
schied der Thiere und Menschen? – Condillac und Rousseau muß-
ten über den Sprachursprung irren, weil sie sich über diesen Unter-
schied so bekannt und verschieden irrten: da jener die Thiere zu
20 Menschen, und dieser die Menschen zu Thieren machte.« Und auf
der folgenden Seite: »So wie die Erklärung der Kunsttriebe bisher
den meisten mißglückt ist, so hat auch die wahre Ursache von der
Entbehrung dieser Kunsttriebe in der | menschlichen Natur noch 246₂
nicht ins Licht gesetzt werden können.«

25 Zu diesem Ende also spürt er S. 31. den Ursachen nach, warum
der Mensch den Thieren an Stärke und Sicherheit des Instinkts so
weit nachstehe, und das, was wir bey den Thieren angebohrne
Kunstfertigkeit und Kunsttriebe nennen, gar nicht habe. | Eine 101₁
Entwicklung des Ursprungs der Kunstfertigkeiten, das ist, eine
30 genetische Erklärung derselben, mußte der Entwicklung der Ursa-
che ihrer Entbehrung in der menschlichen Natur zum Grunde
gelegt werden; und da weiset uns nun Hr. Herder den Standpunkt
an, aus welchem wir Mensch und Thier beobachten, und die Data
zu Erklärung der Verschiedenheit in ihrer Natur hernehmen sol-
35 len. Dieser Gesichtspunkt ist die Sphäre ihrer Existenz.

»Jedes Thier, sagt Herr Herder, hat seinen Kreis, in den es von Geburt an gehört, in den es sogleich eintritt, in dem es Lebenslang bleibt und stirbt; nun ist es aber sonderbar, daß, je schärfer die Sinne der Thiere und je wunderbarer ihre Kunstwerke sind, desto kleiner ist ihr Kreis: desto einartiger ist ihr Kunstwerk.« Die Richtigkeit dieser Bemerkung, und der darauf gegründeten umgekehrten Proportion wird durch Beyspiele hier nicht gesichert; Hr. H. verweist damit auf eine andre Gelegenheit, und schreitet folgender Gestalt zur Anwendung seines Satzes. »Wenn unendlich feine Sinne in einen kleinen Kreis, auf ein Einerley eingeschlossen werden, und | die ganze andre Welt für sie nichts ist: wie müssen sie durchdringen! Wenn Vorstellungs-Kräfte in einen kleinen Kreis eingeschlossen, und mit einer analogen Sinnlichkeit begabt sind, | was müssen sie würken! Wenn endlich Sinne und Vorstellungen auf einen Punkt gerichtet sind, was kan anders als Instinkt daraus werden? Aus ihnen also erklären sich die Empfindsamkeit, die Fähigkeiten und Triebe der Thiere nach ihren Arten und Stufen.«

Ich habe es der Mühe werth geachtet, die Gedanken dieses vorzüglichen Mannes in ein kleines System zu bringen, und eine Art von Theorie der thierischen Kunsttriebe daraus zu entwickeln. Hier ist mein Versuch.

Jedes empfindende Geschöpf ist auf einen besondern Theil der Welt, wovon es selbst der Mittelpunkt ist, angewiesen, den es sich vorstellen, und worinn es wirksam seyn soll. Dieser Theil der Welt ist seine Sphäre. Die Sinnlichkeit, womit die Natur es versehen, ist dieser Sphäre angemessen, und hieraus erwächst demnach ein Verhältniß, welches die Richtung seiner Vorstellungskraft bestimmt. Also ist die Hervorbringung der Fähigkeit in dieser oder jener Sphäre thätig zu seyn, der letzte Bestimmungsgrund der Verschiedenheit der Organisation.

Nun sagt Hr. Herder: wenn Vorstellungskräfte, in einen je engern Kreis sie eingeschlossen, mit einer | desto schärferen und analo-
geren Sinnlichkeit begabt sind, was | für ausserordentliche Wirkungen müssen sie in diesem Falle nicht hervorbringen!

Eine kleine Nebenbetrachtung über Abstraktion und Intuition wird uns vielleicht zum Aufschlusse des Sinnes dieser Worte behülflich seyn. Ich verstehe unter dem Ausdruck Intuition, an-

1 Thier, ... hat] Thier,« sagt Herr Herder, »hat 9 Satzes.] Satzes: 18–19 vorzüglichen] vortrefflichen

schauende Erkenntniß, jede individuelle Vorstellung in der Seele, ihr Gegenstand sey materiel oder immateriel, und von dieser anschauenden Erkenntniß behaupte ich, daß aus ihr alle und jedwede andre Erkenntniß fliesse und auf sie hinaus laufe. Das höchste
 5 Wesen selbst sieht alles individuel, es bedient sich keiner allgemeinen Begriffe, welche nur Hülfsmittel für eingeschränkte Fähigkeiten sind, wie unter andern Herr Kästner auf eine sehr faßliche Weise dargethan hat. Die menschliche Seele kan nur eine sehr geringe Anzahl von Gegenständen zugleich unmittelbar klar vor
 10 sich versammeln; sie ist daher genöthigt, ihre Vorstellungen zu theilen, zu zertrennen, wenn sie einige ihrer gegenseitigen Verhältnisse auffassen will; und diese Verhältnisse (damit sie nicht, gleich wechselnden Schatten, an ihr vorbeigleiten, in einander fließen und verschwinden) muß sie ferner in Zeichen gestalten,
 15 und sie auf diese Weise in der Einbildung befestigen. Es ist demnach das Vermögen, allgemeine Begriffe zu bilden und zu vergleichen, als eine Methode zu betrachten, wodurch unsre Seele das Unvermögen ihrer Vorstellungskräfte unterstützt. Im Grunde ist alle und jedwede Erkenntniß, wenn sie auch an einer Kette von
 20 hundert Schlüssen hängt, nichts anders | als eine blosser Perception. Die Erfindung des allgemeinen Gesetzes der Schwere, oder der Differenzial-Rechnung, mußte, von Stufe zu Stufe, durch ganz einfache Handlungen der Seele geschehen; und so ist es mit allen Entdeckungen neuer Wahrheiten beschaffen. Die Seele erblickt
 25 alsdenn ein noch nicht gesehenes Merkmal in einer Total-Idee. Auch sind alle unsere Begriffe überhaupt, je vollständiger sie sind, je wahrer, und wir begehen niemals einen Irrthum, als wann wir in unsern Vorstellungen etwas auslassen.

Nunmehr kan ich meinen Lesern sagen, wie ich die vorhin aus
 30 der Herderischen Abhandlung angezogene Stelle verstehe. Sie hat für mich folgenden Sinn.

Die mit Kunsttrieben begabten Thiere können ihre enge Sphäre anschauend umfassen. Ihre unendlich feinen Sinne durchdringen alle Theile derselben, und ein jedweder Gegenstand ihrer Vorstellungen, ist zugleich ein Gegenstand ihrer physischen Bedürfnisse;
 35 Perception und Affection durchdringen sich ein|ander in ihrer

27 wann] wenn 34–35 Vorstellungen,] Vorstellungen

35 ein Gegenstand] so $Dv(D_1)$; D_1D_2 : Gegenstand

Seele. Hiedurch muß die Beziehung ihrer kleinen Welt auf ihre
 Erhaltung in allen Theilen direkt, und die Verhältnisse dieser
 Theile unter einander für sie palpabel werden. In einer solchen
 Oekonomie sind eben so wenig Irrungen, als neue Erfindungen
 möglich; alles ist mit einem male erblickt und angewandt. Folglich 5
 ist auch jedwede Fähigkeit eine vollkommne Fertigkeit; denn zu
 Hervorbringung dieser ist nur dann eine Uebung nöthig, wann
 250,2 entweder mehrere Verbindungen zuläßig sind, | wodurch eine
 gewisse Vorstellung einen höhern Grad der Klarheit und Wirk-
 samkeit erhalten kan, oder wann der Thätigkeit dieser Vorstellung 10
 Hindernisse im Wege stehen, die durch wiederholte Anstrengung
 weggeschoben und weggeschliffen werden müssen. Beydes findet
 in dem angenommenen Falle nicht statt. Jede Vorstellung, jede
 Verbindung derselben unter einander ist hier ein unmittelbares
 Werk der Natur. Da sind keine entgegengesetzte, eine der andern 15
 zuwiderlaufende Bestrebungen; alles fließt, alles stößt in einen
 Punkt zusammen.

Wie viel zu Ausübung der Kunstfähigkeiten die ganze mechani-
 sche Einrichtung des thierischen Körpers beytrage, verdient beson-
 ders erwogen zu werden. 20

Der blosse Mechanismus, von dem leitenden Reize der Empfin-
 106,1 dung abgesondert, vermag schon | für sich die wunderbarsten Er-
 scheinungen hervorzubringen: dieses sehen wir an den unwillkühr-
 lichen Bewegungen, welche er in den thierischen und vege-
 tabilischen Körpern zum Vortheile ihrer Natur erregt. Man beob- 25
 achtet in beyden nicht nur eine bewundernswürdige Ueberein-
 stimmung in der Richtung ihrer verschiedenen Kräfte zu Erhaltung
 des Ganzen, sondern auch eine zweckmäßige Abweichung von den
 gewöhnlichen Regeln nach Erforderniß der Umstände, dergestalt,
 daß man von den organischen Maschinen gewissermassen sagen 30
 dürfte, sie bedienten sich allerhand Kunstgriffe, um ihre Entwick-
 lung, den sich ereignenden Hindernissen zum Trotz, fortzusetzen,
 251,2 oder das in einem ihrer Theile gekränkte Inter|esse ihrer Natur,
 durch neue Hülfsmittel, so viel möglich, wieder zu herstellen.¹ |

¹ Die hieher gehörigen Beyspiele erfordern eine weitläufige Auseinander- 35
 setzung, deswegen kan ich die schicklichsten an diesem Orte nicht anführen;
 folgende mögen, so gut sie können, die Stelle besserer vertreten. – Eine Bohne,

7 wann] wenn 10 wann] wenn 23 hervorzubringen:] hervorzubringen;
 34 wieder zu herstellen] wieder herzustellen

Ich bemerke ferner, daß selbst denenjenigen Bewegungen, welche die menschliche Seele willkürlich in den verschiedenen Theilen ihres Körpers hervorbringt, allemal eine automatische Richtung dieser Theile, ein zu diesem Zwecke präformirter Mechanismus derselben, zum Grunde liegt. Die empfindsame Maschine tönt nicht allein ihre Empfindungen; sie gebietet sie auch. Schon in Mutterleibe bewegt sich das Kind willkürlich auf mancherley Weise. Legt man ihm, nachdem es gebohren worden, einen Finger zwischen die Lippen, so saugt es sofort daran. Bey zunehmenden Kräften biegen seine Finger sich mechanisch um jeden Gegenstand, | womit man die inwendige Fläche seiner Hand berührt. Es spaltet mit seinen Gliedern in der Freude, es ringet sie in der Angst, es streckt sie mit Heftigkeit aus im Zorne, und zieht sie zusammen, wenn es von Schrecken oder Furcht überfallen wird. Kurz, eine jede Vorstellung unsrer Seele ist von einer Bewegung in unseren feineren Organen begleitet: enthält die Vorstellung den Grund zu einer Gemüthsbewegung, so werden die Muskeln bis zu den äussersten Theilen des Körpers mit erschüttert: und ist endlich der Gegenstand | der Gemüthsbewegung ausser unserem Körper; so sind diese Bewegungen der äusern Theile desselben (ihrem präformirten Mechanismus, und dem heimlichen Verständnisse der Seele mit ihren automatischen Regungen zu folge) so beschaffen, daß sie die Handlung, welche zu Befriedigung der Begierde erfordert wird, wenigstens anfangen, wenn sie gleich zur Vollbringung derselben nicht gleich hinreichend sind.

Man verknüpfe mit der Anwendung dieser Betrachtungen auf die kunstfertigen Thiere, die Beobachtung ihrer besondern Orga-

welche verkehrt gepflanzt worden, biegt ihre Wurzelfäden von oben in die Erde hinunter, und den Keim von unten herauf. – Ein Spargel, den ein vorliegender Stein gerade aufzuschiessen hindert, krümmt seinen Kopf einwärts, und erhält ihn unbeschädigt. Ein Baum, den man, in einer Entfernung von 4 Fuß, einer Mauer gegen über ansetzt, lenkt seinen Stamm nach und nach von der Mauer ab, damit er Raum zu Ausbreitung seiner Zweige gewinne. |

Nach Beyspielen aus der Physiologie und Pathologie kan ein jedweder seinen Arzt fragen. Er darf ihn nur unter andern an die *perturbationem criticam* des Hippocrates, und die *Metastases materiæ morbosæ* erinnern.

1 denenjenigen] denjenigen 6 in] im 21 Mechanismus,] Mechanismus
24 anfangen,] anfangen, 30 aufzuschiessen] auszuschießen 33 zu] zur

18–19 der Gegenstand] so $Dv(D_1)$; D_1D_2 : die Ursache

nisation, und das Ausserordentliche in ihren Handlungen wird minder wunderbar erscheinen.¹ |

109₁ | 253₂ Ich habe schon vorhin bemerkt, daß bey ihnen jede Perception
254₂ zugleich eine Affection ist. Es ist ferner unstreitig, | daß die Glied-
maßen dieser Thiere zu einem bestimmten einfachen Gebrauche 5
gebildet sind. Wenn nun diese Gliedmaßen, auf Veranlassung einer
Empfindung der Seele, in die ihr analoge mechanische Bewegung
110₁ gesetzt worden, so erfolgt die Befriedigung der Begierde | durch
eine dazu hinreichende unverbesserliche Handlung. Auf diese

¹ »Es ist unläugbar, sagt Reimarus, daß die meisten natürlichen Kunstwerk- 10
zeuge der Thiere, an sich, etwas mehr als eine bloße entfernte Möglichkeit ihres
Gebrauches enthalten. Denn es sind 1) viele besondere Werkzeuge, deren jedes
zu seinen gewissen Verrichtungen eingerichtet und geschickt ist; da wir
253₂ Men|schen von Natur nur ein einziges allgemeines Werkzeug aller Werkzeuge,
die Hände, am Leibe tragen. 2) Sind die thierischen Werkzeuge durch die 15
Bewegungs-Muskeln, durch den Zuschuß der Säfte, und andre Beschaffenhei-
ten zu ihrem besondern Gebrauche mehrentheils determinirt; da unsre Hände
109₁ hingegen die Bestimmung ihres Gebrauches nicht in sich halten, | sondern zu
allerley Bewegungen von Natur gleich geschickt sind. Man darf nur die ober-
wähnten Werkzeuge zur Wehr und Waffen, die zum Anhängen, Anhalten, 20
Fortschlädern, Schwimmen, Springen, Flattern, Fliegen, oder zur Sammlung
und Erhaschung, oder zum Genusse der Speisen, die zu gewissen Kunsthandlun-
gen und Lebensnothwendigkeiten, und einige zur Fortbringung der Jungen
besonders eingerichtete Werkzeuge, dagegen halten: so wird man den Unter-
schied bald erkennen. Wenn hernach die Bewegungskraft in ihren Muskeln, 25
durch die äussere oder innere Empfindung gereizet wird; so ist wohl zu begrei-
fen, daß dieser Mechanismus in den Kunstwerkzeugen der Thiere einen ziem-
lich nahen Grund (*potentiam proximam*) zu ihrem rechten Gebrauche in sich
halte, und dadurch den Kunsttrieben sehr zu Hülfe komme . . . Es erhellet also,
110₁ wie die | besondern Kunstwerkzeuge der Thiere zu ihren besondern Kunstver- 30
richtungen behülflich sind, da sie hiezu schon innerlich durch ihre Bewegungs-
Muskeln genauer determinirt, ja geschlank und willig gemacht sind, folglich auf
ihren rechten Gebrauch führen und die Kunsttriebe erleichtern. Dann kan die
Empfindung in denselben ihre Bewegungskräfte fast zu keiner andern Bewe-
gung reizen, als welche ihrer innern Einrichtung gemäß ist. Denn diese wird 35
den Thieren leicht und angenehm, die gegenseitige aber mühsam und wohl gar
schmerzhaft werden.« S. Reimarus Betrachtungen über die Triebe der Thiere
§ 129. – ferner §§ 128. 132.

6 Gliedmaßen,] Gliedmaßen 10 unläugbar, sagt Reimarus, daß] unläugbar,«
sagt Reimarus, »daß 11 bloße] bloß 14 einziges allgemeines] einziges 16 40
Säfte,] Säfte 25 Muskeln,] Muskeln 26 wird;] wird,

4 ist.] so $Dv(D_1)D_2$; D_1 : ist; daß sie, aus dem Centro ihrer engen Sphäre, mit
ihren scharfen Sinnen, alle Theile derselben mit ihren Beziehungen und Ver-
hältnissen, gleichsam auf einmal berühren.